

Dimanche des Rameaux - a

Isaïe 50, 4-7 : les Juifs attendaient un messie guerrier et conquérant, pourtant la Bible avait annoncé un serviteur souffrant, non-violent, qui ne rend pas les coups mais ne se dérobe pas non plus ; sa confiance en Dieu est totale car il sait qu'il ne sera pas confondu.

Philippiens 2, 6-11 : de condition divine, le Christ s'est abaissé jusqu'à la croix (la plus grande déchéance, la pire des tortures et des humiliations mise au point par les hommes) ; c'est pourquoi il a été élevé à la gloire divine. Les disciples ont été témoins du plus grand relèvement, du plus grand triomphe qui soit : être relevé d'entre les morts pour entrer dans la lumière et la gloire de Dieu. Dans ce dernier mouvement d'élévation et d'exaltation, il entraîne l'humanité.

Matthieu 26,14 – 27,66 : il souffrit sa passion et fut mis au tombeau ; il a aimé jusqu'au bout, jusqu'à donner sa vie. Matthieu multiplie les citations et les allusions aux textes de l'A.T. pour montrer que Jésus accomplit le projet de Dieu tel que prédit par les Ecritures. La mort de Jésus est accompagnée de signes (le rideau du temple qui se déchire, les rochers qui se fendent, les tombes qui s'ouvrent...) : signes que le monde nouveau de Dieu se met en place. Pour le reconnaître, c'est un païen, le centurion romain (qui a dû exécuter pas mal de condamnés à mort, « qui en a vu d'autres ») qui fait la « profession de foi » qui sera celle de l'Eglise : « *Vraiment, celui-ci était le Fils de Dieu* ».

Nous célébrons, dans la même liturgie, d'abord l'entrée triomphale de Jésus dans la ville sainte pour ensuite célébrer l'extrême humiliation de sa crucifixion par la même foule qui l'acclamait quelques jours avant. Plusieurs fois la foule avait voulu le faire roi, il s'était toujours échappé pour éviter le terrible malentendu d'être pris pour un roi guerrier, nationaliste et trop à la mode humaine. Il n'accepte d'être acclamé roi qu'au moment où tout équivoque est levé, c.-à-d. au moment de monter sur le trône de la croix, nu et dépouillé, parce qu'il est le roi serviteur, le pasteur qui donne sa vie pour les siens. C'est pourquoi il ne parade pas sur un cheval de guerre comme les conquérants, il vient assis sur le petit d'un âne, la monture des pauvres, symbole d'humilité et de non-violence. C'est sa façon à lui de prendre le pouvoir à la capitale. Le peuple ne s'y est pas trompé, il réserve à Jésus un accueil royal, « *l'agitation gagna toute la ville* », la foule en liesse fit un geste réservé aux rois le jour de leurs « joyeuses entrées » : les gens étendirent leurs manteaux (le tapis rouge d'aujourd'hui), coupèrent des branches et en jonchaient la route ; ils criaient « *Hosanna au fils de David...* » Mais le peuple, toujours versatile, devient quelques jours après, une populace violente et haineuse pour le même Jésus condamné à porter sa croix dans les rues de la cité. Ne leur jetons pas la pierre, car nous-mêmes tantôt l'acclamons, tantôt le renions, le trahissons, lui préférons les Barabbas modernes !

Le récit de la passion commence par le dernier repas, au lieu de commencer tout de suite au jardin de Gethsémani où Jésus fut arrêté. Le dernier repas, « la sainte Cène », fait partie de ce grand moment qui constitue le sommet de l'œuvre du Christ : la mort-résurrection.

Les évangiles racontent la passion en long et en large. Ce récit devait même être, à l'origine, l'essentiel de l'Evangile, l'Evangile par excellence, ou alors le premier noyau des évangiles écrits. Autour de ce noyau, le reste s'est construit petit à petit, comme un préambule. Ceci nous permet de saisir l'importance centrale et fondamentale de ces pages : leurs auteurs ont conscience de rapporter l'événement majeur à l'origine de notre libération, et ils voudraient que le lecteur accorde à ces pages autant d'importance. Ici plus qu'ailleurs, le récit n'est pas le reportage d'un fait divers ni un film pris « en live » de façon neutre. C'est une relecture, une méditation « par après », bref une catéchèse : l'important n'est pas le détail sur cette mort tragique, mais la signification au-delà de la matérialité des faits. Le détail des faits est vu sous la lumière des Ecritures, d'où les nombreuses citations précédées de formules telles que « *conformément aux Ecritures* », ou « *alors s'est accomplie la parole transmise par le prophète* » et d'autres formules semblables qui attirent notre attention sur le fait que le plan de Dieu est en train de s'accomplir, même si les acteurs (notamment les adversaires qui ont décidé la mort de Jésus) et les témoins n'en ont pas une conscience précise. Mais le lecteur, lui, doit en avoir la juste perception, la portée universelle pour le « sort » de tout homme.

Il est à remarquer que ce luxe de détails concerne la crucifixion d'un homme. En d'autres mots, la honte suprême qu'il faut cacher et taire en famille. Car on ne crucifiait que les criminels et encore uniquement les esclaves ou les personnes qu'on voulait humilier à l'extrême (un romain, même la pire crapule, ne pouvait être crucifié). Comment comprendre alors que les disciples de Jésus soient arrivés à un point où la mort de leur Maître sur la croix ne leur faisait plus honte ? Au contraire même, un homme comme St Paul qui ne s'asseyait jamais sur son amour-propre, est arrivé jusqu'à dire : je ne me glorifie que dans la Croix du Christ ! Incompréhensible. Sauf si on lit les événements douloureux à la lumière de la résurrection : le crucifié, trois jours après, est désormais le Ressuscité d'une part, et d'autre part s'il est ressuscité - pour nous - c'est qu'il est mort pour nous, pour que nous ayons en lui la vie qu'il a désormais en plénitude. Et voilà

pourquoi le récit de la passion commence avec le repas de la Cène, le repas de l'Alliance. « *Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne... ceci est mon corps livré pour vous... ceci est mon sang versé pour la multitude...* » « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour les siens.* » En parlant des siens, il ne s'agit pas de la « maison d'Israël » au sens ethnique ou géographique : c'est, au sens le plus universel, tout le genre humain, tous les enfants du Père. Il est mort pour nous, pour nous tous sans exception. Il a sauvé toute l'humanité une fois pour toutes. Cette mort est chargée de sens.

Si la passion et la Cène s'éclairent réciproquement, ils n'ont pas de sens non plus sans la résurrection : cet amour donné, livré, répandu, cet amour est plus fort que la mort (le dernier et le pire ennemi). Il a tué la mort, nous en sommes définitivement libérés. La mort ne tue plus. Mort pour nous, il est ressuscité pour nous. Nous avons part à sa victoire, à son triomphe. La violence, la souffrance, la mort n'auront pas le dernier mot. Jésus serait mort dans son lit, il ne serait pas ressuscité, son cadavre serait encore dans la tombe (cf. le tombeau vide), personne n'aurait été sauvé, son enseignement n'aurait aucune efficacité. Mais cela nous le méditerons avec la solennité de Pâques. Notons dès à présent le réflexe des évangélistes (et donc de l'Eglise dès sa naissance) de désormais lire la Bible à la lumière de la résurrection : d'où les citations qui foisonnent, déjà au niveau du récit de la passion, pour dire que tout se passe « *conformément aux Ecritures* ».

Le récit de cette année A est celui de Matthieu avec sa note spécifique. Matthieu veut souligner l'aspect dramatique de la passion, non pas seulement comme souffrance physique insoutenable, mais aussi et surtout comme souffrance morale : ceux qui devaient reconnaître et soutenir le Christ, ce sont eux qui l'ont méconnu, humilié, trahi. Par contre, ce sont les païens qui, sans le savoir, lui décernent les titres messianiques. Matthieu met ce fait en relief.

Pilate est le premier à lui décerner le titre de « Roi des Juifs ». Or Pilate n'est pas n'importe qui : il représente l'imperium romain, le pouvoir et l'autorité qui dit la loi et promulgue les décrets. : « *Es-tu le Roi des Juifs ?* », demande Pilate. Jésus répond « *C'est toi qui le dis* » (une façon bien hébraïque de dire « tu as entièrement raison »). C'est Pilate qui, d'autorité, fera apposer l'écriteau au-dessus de la croix (dans les 3 langues officielles et malgré les protestations des Juifs) : « *celui-ci est Jésus, le Roi des Juifs* ». Le même titre de Roi des Juifs lui sera donné, même si c'est dans la dérision, par les soldats romains qui le déguisent en roi (manteau pourpre, couronne d'épines, sceptre en roseau, genuflexions...). Les autorités religieuses (chefs des prêtres, scribes et anciens) font chorus aussi pour crier à leur tour « *c'est le Roi d'Israël* », toujours dans la dérision, mais à force de le répéter et de le marteler, c'est le faire passer pour vrai.

Le deuxième titre de « Messie » est donné également par Pilate deux fois, presque en même temps que sa femme donne le titre prestigieux de « Juste ». Pilate veut rendre la liberté à Jésus (« *il savait en effet que c'était par jalousie qu'on l'avait livré* »), il a la prérogative de relâcher un prisonnier lors des fêtes religieuses, il croit bien faire en proposant à la foule la libération de « *Jésus qu'on appelle le Messie* », plutôt que celle d'un criminel connu du nom de Barabbas. La femme de Pilate lui fait dire de ne pas se mêler de « *l'affaire de ce juste* » car elle a eu un songe à son sujet (les songes ont beaucoup de place chez Matthieu). Voilà donc deux « païens » qui disent la vérité sur Jésus au moment où ses coreligionnaires le renient et font tout pour l'abattre.

Le troisième titre qui, pour Matthieu, est certainement l'aboutissement de toute profession de foi, est « Fils de Dieu ». Passants, chefs des prêtres, scribes et anciens, tous narguent Jésus en lui disant que s'il est « Fils de Dieu » comme il le prétend, il n'en serait pas arrivé à la crucifixion ; par conséquent, s'il descend de la croix, on croira en lui. Ici encore, la vérité sort de la bouche des païens : « *... le centurion et ceux qui, avec lui, gardaient Jésus... dirent : Vraiment, celui-ci était le Fils de Dieu !* »

C'est donc au moment de la faiblesse, on peut même dire carrément de l'impuissance, que Jésus se fait reconnaître dans son identité de Roi des Juifs, de Messie, de Juste et de Fils de Dieu. A ce niveau, ce sont les païens qui l'affirment. L'événement de la résurrection l'attestera de la part du Père.

Le récit de la Passion nous montre Jésus dans la mort la plus abjecte, mais aussi la plus innocente. Il a connu la mort. Il n'est pas seulement solidaire de tous ceux qui souffrent injustement, il est l'un d'eux. Devant la souffrance, l'homme se demande où est Dieu, devant l'injustice et la barbarie, on se demande ce que fait « le bon » Dieu : l'homme des douleurs qu'est Jésus est la preuve irréfutable que Dieu est toujours du côté des victimes. Et nous ? Devenons des Simon de Cyrène et aidons ceux qui peinent à porter leur croix... pas seulement ceux dont parle la TV, car à quelques mètres de chez nous, autour de nous, des souffrances atroces font des victimes innocentes... que ce ne soit pas dans notre indifférence. Coronavirus ou autre...